



Claude Simon

La chair et l'argent

Il y a dix ans, le 6 juillet 2005, disparaissait Claude Simon. Pour honorer sa mémoire, nous republions un texte peu connu extrait d'un album de photographies prises par le grand romancier et commentées par lui : *Album d'un amateur* (Rommerskirchen, 1988). Cet extrait fait suite à quelques clichés de l'appartement de Dostoïevski (« *De longues années, Dostoïevski a vécu dans le décor à la fois austère et sensuel de cet appartement au salon tapissé de losanges roses et bleus, aux fauteuils d'ébène recouverts de velours lilas ou grenat, aux abat-jour et aux rideaux damassés ornés de franges de pompons....* »). Nos remerciements aux éditions Rommerskirchen, et à Réa Simon, qui nous a autorisés à reproduire l'une des photographies accompagnant le texte. Le titre est de *Secousse*. GC

De même que chez Proust, le domaine de la chair semble chez Dostoïevski lié à l'argent et aux pouvoirs qu'il confère. La Grouchineka appâtée par le contenu de l'enveloppe que lui promet le père de Dimitri ne suit ce dernier chez les Tziganes que lorsqu'il jette l'argent à poignées, le ballet des jeunes beautés autour de Stavroguine ne se déroule que parce qu'il est ou on le croit millionnaire, même chose pour Muichkine, *l'Adolescent* ne désire l'argent que pour posséder la Générale, etc. De même Marcel ne retient Albertine (qui le trompe avec des voyous ou des lesbiennes) qu'à force de présents (il est même question à un moment d'un yacht), le marquis de Saint-Loup épouse Gilberte, fille de Swann le roturier, parce qu'elle lui rappelle Rachel mais ne la choisit parmi d'autres qu'« à fortune égale » (plus tard il comblera Morel de cadeaux et d'argent) ; quant aux grooms qui composent le harem du banquier Nissim Bernard et au bordel pour hommes tenu par Jupien, il va sans dire...

Cela ne signifie pas que l'amour en tant que sentiment ou même passion soit absent de ces marchés. Mais l'argent et ses pouvoirs sont presque toujours associés à la chose sexuelle.

Plus paroxysmique et plus crûment explicité chez Dostoïevski (viol – ou plutôt profanation – de petites filles, suicide de l'une froidement provoqué, attendu, épié, Nastasia Philippovna reprochant à son « protecteur » de l'abandonner non seulement déshonorée mais « excitée », le père et la mère de *l'Adolescent* « rebondissant dans les escaliers » en s'accouplant), aux limites même de la paranoïa, la sexualité suscite un discours métaphysique hanté par le besoin sacrilège de transgression, de péché, de rachat, la question de l'existence ou de la non existence de Dieu et du diable.

Par contre, la sensualité également violente de Proust (son homosexualité voilée) ne semble redouter d'autre sanction que sociale. Si les « hommes-femmes » sont maudits, c'est qu'ils courent un risque mondain. Par ailleurs, cette sexualité omniprésente s'étend (ou se détend, englobe, trouve aussi à s'assouvir ou plutôt à se transcender) à tout le monde sensible, des pommiers en fleurs à la mer en passant par un voyage en chemin de fer, un nuage, un bouquet dans un vase, et surtout à et dans la morphologie, le « corps » même du texte.

L'écriture, chez Dostoïevski, est d'une autre nature. Pour ceux qui, comme moi, ne savent pas le russe et ne connaissent Dostoïevski que par l'intermédiaire de traductions, elle peut sembler, à première vue, plus « intellectuelle » que sensuelle, plus abstraite : peu de descriptions, en effet – exemplaires cependant lorsqu'elles interviennent (les motifs du papier peint de la chambre de Raskolnikov, la petite araignée rouge sur le géranium de la fenêtre par laquelle regarde Stavroguine...). Il est de bon ton de dire, à la suite de Marthe Robert, que Dostoïevski écrivait « mal » ou même (comme je l'ai entendu déclarer avec superbe au cours d'un dîner parisien) « comme un cochon ». Sans parler de l'absurdité qui consiste à croire qu'il peut exister un fond séparable de la forme, et en supposant même que l'écriture de Dostoïevski pressé par ses besoins d'argent soit parfois un peu relâchée, c'est ignorer qu'écrire c'est composer, et que tant dans le détail que dans l'ensemble l'architecture des romans de Dostoïevski est prodigieuse.



Par ailleurs encore, si Proust va jusqu'à évoquer (et curieusement de la part d'un homosexuel, en le présentant comme inesthétique,) le membre de l'homme en érection (*La Prisonnière*), Dostoïevski (sauf dans le court passage où il décrit Nastasia Philippovna poignardée par Rogojine au cours (au paroxysme) d'un coït : « Sur le pied du lit, sur les fauteuils et même par terre étaient jetés en désordre des vêtements, une belle robe de soie blanche, des fleurs, des rubans (...) Au bout du lit, un fouillis de

dentelles blanches laissait passer l'extrémité d'un pied nu qui semblait sculpté dans le marbre et gardait une immobilité effrayante. (...) Tout à coup une mouche s'éveilla, se mit à bourdonner, vola au-dessus du lit et se posa sur le chevet. (...) « J'ai une autre crainte, dit Rogojine, c'est qu'avec cette chaleur étouffante le corps ne dégage de l'odeur. Sens-tu quelque chose ? », Dostoïevski lui, semble vouloir ignorer que ses personnages ont des corps, et il faut faire un effort pour avoir à l'esprit ce qui ne cesse de les hanter, c'est-à-dire que sous-jacents à (ou plutôt moteur, centre de) l'action, dissimulés par leurs rigides bustiers, leurs jupes à crinoline et leurs jupons de dentelles superposées, la douce Lisa, Aglaé ou la générale Ahmakova cachent des seins, des toisons, des vulves : ainsi (je ne sais exactement pourquoi, peut-être à cause de la fourrure au nom oriental [astrakan] ou le nom lui-même de cette femme aux consonances bleu-noir), j'ai toujours imaginé qu'entre les cuisses très blanches de Nastasia Philippovna s'entrouvraient, comme une réplique à la bouche de son visage, de tendres lèvres d'un rose lilas dans la touffeur d'une soyeuse et sombre broussaille.

Rappelons que dans notre douzième *Secousse* nous avons publié des [photographies inédites](#) de Claude Simon.